



Moi, je n'ai pas peur des araignées

Étude de l'araignée comme figure artistique féminine
d'Arachné à Mylène Farmer

Avant-propos : cet article porte sur des artistes femmes uniquement et sur leurs rapports à la féminité et à la création, ainsi j'ai pris la décision de le rédiger en suivant la règle du féminin neutre.

Moi, je n'ai pas peur des araignées.

Moi, je n'ai jamais eu peur des araignées. Parce que moi aussi je mords quand on m'embête et que j'ai aussi en mon centre la faculté créatrice divine. Alors je me reconnais en elles, en les observant je me regarde.

Je me demande souvent comment cet être, qui certes possède 8 pattes, peut provoquer autant d'effroi chez nous humaines, nous qui pourtant d'un coup de semelle pouvons les écraser. Alors que nous le savons, un foyer sans araignée est un foyer en mauvaise santé. J'ai beaucoup déménagé, dans chacune de mes nouvelles maisons, il était impératif d'avoir une sorcière dans l'entrée et une araignée dans un coin. Cela relève peut-être de la superstition, oui peut-être.

Pour un petit point culture, l'araignée est un arachnide de la famille des arthropodes prédateurs. Possédant 8 pattes, elle est un des prédateurs les plus vieux du monde, elle existait déjà près de 100 millions d'années avant les dinosaures. En somme, elle est presque là depuis toujours, elle résiste malgré les différentes attaques du temps qui passe et je pense qu'elle n'est pas prête de s'arrêter.

Du latin *araneus*, ce mot est d'abord utilisé pour définir la toile, l'œuvre de cette dernière, on désigne ainsi l'ouvrier par son travail. L'araignée est constituée d'une puissance de création assez remarquable, elle protège, elle résiste au temps et aux attaques, elle est féminine, c'est assez naturellement que les artistEs se sont emparées de cette être comme inspiration et symbole. Depuis le mythe d'Arachné, en passant par Niki de Saint Phalle, Annette Messager, Louise Bourgeois ou encore plus récemment Mylène Farmer. Elles se sont toutes à un moment ou un autre approprié l'araignée. Étant moi-même artiste et me retrouvant autant dans l'œuvre des artistEs citées précédemment que dans l'image de l'araignée, c'est assez naturellement que je vais explorer les liens, la sémantique qui lient les artistEs et les araignées.

Comme toutes les enfants, j'ai eu peur de ces bêtes. Qu'elles soient toute petites ou très grosses, je préférerais les savoir écrasées au sol que vivantes sur mes murs. Aujourd'hui lorsque j'en croise une dans ma maison, je suis contente. Je me dis que ma maison est saine et que je ne suis pas la seule artiste de ce foyer.



1 La première histoire d'artistEs est bien celle d'Arachné. Dans la mythologie greco-romaine, Arachné est une simple mortelle défiée par Athéna à un concours de broderie, Athéna fit une belle représentation des dieux de l'Olympe et Arachné, première militante féministe en cheffe profita de cette occasion pour illustrer les mauvais comportements de Zeus (viols, tromperie, ...). La compétition se finit mal, Arachné suite à la colère de Athéna se pend, mais cette dernière tout de même éblouie par le travail de tissage d'Arachné la réincarne en araignée pour qu'elle tisse à

Ainsi dans le mythe originel, cette araignée était une humaine qui utilisait sa capacité créatrice pour call-out des hommes. C'est sans surprise que l'araignée est réemployée par d'autres artistEs.

Je vais diviser ce corpus en plusieurs sous-catégories en fonction des sujets traités ou la manière dont l'araignée est présentée. Tout d'abord, je vais m'intéresser aux oeuvres de Louise Bourgeois et Niki de Saint-Phalle qui ont utilisé la figure de l'araignée pour parler des liens familiaux.

Il y a 3 ans, en 2021, alors que je profitais de la réouverture post covid des musées, je me suis baladée au Musée d'art Moderne de Paris. J'y ai croisé une des araignées de Louise Bourgeois, dont je ne connaissais rien. Ce fut une expérience extatique, elle fait partie de ces oeuvres qui en bouchent un coin. *Spider*, 1995, un monstre d'acier.



2 Je l'ai trouvée absolument effrayante mais j'ai été attirée par sa puissance et je me suis logée au milieu de ses huit pattes comme sous une cabane. Je m'y suis sentie en sécurité. J'ai scruté cet être sous tous ses angles, ses pattes d'acier pointues blessaient le sol en carrelage, 8 impacts au sol, cette œuvre prend la place, fait sa place et laisse une marque.

Dans la même année, 1995, Louise Bourgeois publie un livre composé d'une quarantaine d'estampes et de textes. Cet ouvrage s'intitule **Ode à ma mère***, elle écrit sur sa mère et leur relation.

« *The friend (l'araignée - pourquoi l'araignée?)*

parce que my best friend was my mother and she was deliberate, clever, patient, soothing, reasonable, dainty, subtle, indispensable, neat and useful as an araignee. She could also defend herself, and me, by refusing to answer "stupid" inquisitive embarrassing personal questions. »

Elle explicite pour la première fois ce que représente son araignée. Elle fait de la figure de l'araignée une figure maternelle puissante et protectrice. Elle fait de sa mère la figure centrale de sa pratique. Elle relie cet être qui dégoûte et effraie à la figure de la maternité, l'araignée créatrice, l'araignée maternelle. Athéna ou Louise Bourgeois transforment les femmes qui les entourent en araignées. Comme une blague privée, un code intime, Louise Bourgeois utilise l'araignée pour parler de sa mère et de l'amour qu'elle a pour elle. La mère n'est plus seulement une femme reproductive passive, elle devient une créatrice active. Elle quitte le registre de la douceur et du confort pour la puissance et l'action.



3 De l'autre côté, nous avons Niki de Saint-Phalle qui personnifie l'araignée comme l'enfant d'une famille tenue en laisse par ses parents. (**La promenade du dimanche**, 1971, polyester peint, 185 x 215 x 200 cm, Santee Niki Charitable Art Foundation)

Niki de Saint-Phalle s'était déjà confrontée à la figure de la féminité avec ses très célèbres nana. Elle s'est également attaquée à tant d'autres aspects de la féminité, notamment l'aspect maternel ou l'épouse, en bref la femme au sein du cocon familial. Elle crée des scènes d'accouchements, ces tableaux-sculptures aussi terrifiants que puissants (*accouchements rose*, 1964, peinture jouets objets divers grillages sur panneau en bois, 219 x 152 x 40 cm, Stockholm, Moderna Museet). Je pense aussi aux mariées, ces femmes en dentelle figée dans du plâtre (*la Mariée ou Eva Maria*, 1963, grillages plâtre dentelles encollée et jouets divers peints, 222 x 200 x 100, Paris, centre pompidou musée national d'art moderne), ou encore plus subversif, les mères dévorantes (*devouring mothers*, 1970, Stockholm, Moderna Museet).

Elle ne rejette pas la figure de l'épouse ou de la mère, elle est elle-même mère et épouse. Elle questionne et cherche à se les réapproprier autrement que par des dictats patriarcaux, elle écrit dans *What is now known was once only imagined, An (auto)biographie of Niki de Saint-Phalle** « I saw this beautiful creature, Mother, whom I was a bit in love with (when I didn't feel like killing her), as a prisoner of an imposed role. A role handed down generation after generation by a long tradition, which no one ever questioned ». Elle est consciente de l'assujettissement de ces rôles et de ce qu'ils permettent comme violences tant dans sa vie que celle de sa mère. La relation complexe entre Saint-Phalle et la famille n'est un secret pour personne, elle fut victime d'inceste durant sa jeunesse et entretient une relation conflictuelle avec sa mère. Ses perspectives autour de la maternité sont moins douces et romancées que celles que la société cherche à nous inculquer. « L'artiste ne cesse de parler à son propos [série d'œuvre sur les mères dévorantes] d'exorcisme de la peur de la mère : la peur de sa propre mère, celle d'être elle-même la mère qui dévore ses enfants. Saint-Phalle a eu une relation difficile avec sa mère [...] entre outre, son silence a permis l'abus sexuel de Saint-Phalle par son père » * Avec son araignée, elle s'attaque à la famille, à sa famille et à la bourgeoisie de celle-ci. Promenade du dimanche succède à toutes les œuvres citées précédemment. Là où Niki de Saint-Phalle questionnait ou représentait ses peurs, ici elle se personnifie. Dans cette sculpture on voit un couple de bourgeois tenant en laisse une araignée, nous pouvons facilement imaginer que l'araignée est un autoportrait de Niki. Ce couple inoffensif mais dont le père tient en laisse cette araignée. Elle est prisonnière d'une toile qui ne lui appartient pas, dont elle n'est pas l'artiste. Rampante au sol, avec un cœur rouge sur le dos, elle est si touchante. C'est la force de frappe de Niki, passer par des scènes banales, voire joyeuses et très colorées pour mieux venir nous toucher en plein cœur avec des sujets terribles. Niki de Saint-Phalle devient araignée, araignée prisonnière d'une famille dysfonctionnelle impactée par le patriarcat ambiant de la vie.

*RUDICK Nicole, SAINT-PHALLE de Niki, *What is now known was once only imagined, An (auto)biographie of Niki de Saint-Phalle*, 2022, Page 103.

*COLLECTIF (catalogue expo), *Niki de Saint Phalle : exposition, Grand palais, 17 septembre 2014 - 2 février 2015*. 2014, page 171.



- 4 Je pourrais également brièvement évoquer l'araignée d'Annette Messager, moins subtile mais tout aussi efficace. Avec son installation - sculpture Soutiens-gorges présentée lors de l'exposition à Calais. Elle utilise cet objet éminemment féminin, sexuel et sexualisé pour en faire un être qui inspire la peur et le dégoût. Elle opère à un changement de la féminité, passer de sexuelle à terrifiante en utilisant les mêmes objets.

Pour un corpus complet, je suis allée voir ce que les hommes ont à dire des araignées, et sans grande surprise : pas grand chose. S'ils ne les utilisent pas à des fins artistiques, ils les représentent sans grande attention. Mais je suis tombée sur un poème de Victor Hugo dans *Les contemplations* intéressant, je cite :

« Parce qu'elles sont maudites, chétives,
Noirs êtres rampants
Parce qu'elles sont les tristes captives
De leur guet-apens »*

Triste et captive.... Bon. J'observe donc l'incapacité des artistes masculins à se projeter dans un point de vue autre et subalterne. De plus, j'ai toujours trouvé que les artistes hommes ont un problème avec l'utilisation de leur corps dans l'art, comme une incapacité totale à l'incarner corporellement dans ce qu'ils font, ce qui rend les pratiques parfois très impersonnelles.

Je pense à l'artiste japonaise Chiharu Shiota et à son exposition « The Soul Trembles » au Grand Palais. Si elle n'est pas présente corporellement dans son exposition, elle mobilise cependant le corps spectatrices, elle tisse des toiles de laine qui emprisonnent les spectatrices dans son œuvre. On se retrouve comme un moustique pris dans une toile d'araignée, l'expérience est assez incroyable. Son œuvre nous pousse, nous spectatrices, à nous incarner dedans. Elle est l'araignée créatrice qu'on ne voit pas mais dont on voit les toiles.

* HUGO Victor, *Les contemplations*, « j'aime l'araignée et j'aime l'ortie », 1911. Pages 192-193

D'autres artistes s'incarnent pleinement dans leurs œuvres en utilisant l'araignée. L'artiste performeuse Rebecca Horn dans sa performance *Finger gloves* de 1977 se rallonge les doigts de structures métalliques noires rampantes au sol. Elle se déplace le dos courbé, cheveux qui balaient la poussière et ses longs doigts se déplacent comme des pattes. Bien que cette créature ait 10 pattes, je n'ai pu m'empêcher d'y voir une araignée rampant au sol.

Cette performance est issue d'une série d'autres œuvres où Horn porte différentes prothèses pour changer le rapport de son corps à l'espace. Ses œuvres issues de l'imaginaire médical et technologique permettent de traiter des liens entre humains, animaux et environnement. Les œuvres de Rebecca Horn sont souvent mobilisées dans des recherches autour du corps machine et le trans humanisme, nous pouvons également avoir une relecture bien plus féministe de son œuvre. Elle transforme son corps en créature mi-robotique mi-animale, on est presque sur la représentation du cyborg de Donna Haraway. Avec *Finger gloves*, elle devient une créature aux longues pattes rampantes sur le sol. Changer son corps, redécouvrir l'espace autrement, Rebecca Horn sort d'elle-même pour exposer d'autres visions.



5

Je quitte le domaine des arts visuels pour un crochet chez nos camarades des arts du spectacle. J'ai découvert à l'opéra Garnier le ballet de Pina Bausch *Barbe Bleue*. N'ayant pas trouvé de vidéo du ballet dans son intégralité, je vais user de mes souvenirs et de mes notes pour en parler, vous lectrices devez user de votre confiance pour me croire.

Ce ballet oppose un groupe de danseurs masculins à un groupes de danseuses, tous menés par barbe bleue qui utilise le son d'une radio qui rembobine et avance la musique à son aise. Cette chorégraphie intense traite des relations hétérosexuelles et de la violence qu'elles abritent.

Vers le milieu du ballet, toutes les danseuses se retrouvent suspendues aux murs, elles caressent les murs de leurs cheveux avant de se laisser tomber au sol. En groupe, elles avancent vers barbe bleue en position d'araignée (quatre pattes renversées poitrine vers le ciel, souvenez vous de l'acroport !), s'avancent ainsi le sexe en avant d'un pas agressif vers barbe bleue.

6



On assiste à un retournement de la force par le mouvement. Jusqu'ici dans la chorégraphie, le groupe de danseuses était craintif et faible jusqu'à cette bascule, elles grimpent aux murs et rampent au sol de manière agressive comme l'araignée. Barbe bleue face à ce groupe de femmes pointant leur sexe aussi agressivement envers lui recule et prend la fuite. Cette chorégraphie est géniale, faire devenir corporellement les danseuses en araignée par reprise de mouvements de cette dernière donne une force au groupe.

Dans un autre spectacle, dans un autre genre. Nous sommes en 1996, Mylène Farmer revient sur scène après 8 ans d'absence avec le Live à Bercy. Elle y performe les titres dans des mises en scène fabuleuses. Après le tableau sur l'« Instant X », Mylène disparaît de la scène. Elle réapparaît quelques minutes plus tard juchée sur une très grande araignée, elle entame « Alice ». « Alice » est une chanson sur les araignées :



7

« Mon Alice, Alice
Araignée maltèque
Mon Alice, Alice
Arachné high-tech
Mon Alice, Alice
Pendue au bout de son fil
Dépressive, l'artiste
Exit, exit »

La grande araignée descend du ciel alors que Mylène est sur son dos. Arrivée au sol, les pattes de l'araignée sont retirées une à une, Mylène salue une dernière fois l'araignée avant que cette dernière soit retirée de la scène. Mylène finit face à la fosse, les jambes pliées, le bassin en arrière, et sur la dernière parole, elle baisse ses bras et sa tête, elle est devenue l'araignée à son tour.

Ce n'est pas la première fois dans sa carrière que Mylène évoque la figure de l'araignée, la face B du single sorti en 1989 « À quoi je sers ...? » s'appelait « La Veuve Noire » en référence à cette grosse l'araignée.

Revenons au spectacle, dans ce tableau Mylène est d'abord accompagnée par une araignée avant de la démanteler pour elle-même devenir cette araignée. Ce tableau est puissant, le regard que lance Mylène Farmer à la caméra est envoutant. Elle devient sous nos yeux cette créature terrifiante, elle infuse une énergie créatrice, elle est inarrêtable.

Mylène explique à propos des paroles « quand j'ai évoqué l'araignée, j'ai eu envie d'écrire sur cette petite Alice, je pensais à la face, au visage noir de l'artiste. Ce que peut ressentir ... l'autodestruction de l'artiste. »*

Alice est devenue l'artiste, Mylène est devenue l'araignée. Encore une fois cette figure de l'araignée devient un élément de langage, un code pour parler. L'araignée fera une dernière apparition dans la carrière de Mylène, dans le clip de son titre « C'est une belle journée ». Dans ce petit dessin animé évoquant le suicide, on voit Mylène jouer avec une araignée qui évoque l'ennui, la tristesse.

On voit bien à la lumière de ce corpus que les femmes artistes se sont composées un langage et qu'un de ces éléments est l'araignée. Si nous reprenons la sémantique, les artistes femmes se sont constituées un signe avec cette araignée, une façon de se comprendre et se parler. Comme un code secret, une façon de se dire « je sais ne t'en fais pas ».

Ici, je me suis concentrée sur les artistes femmes et je concède que mon corpus manque définitivement de diversité, c'est une étude à agrandir, voir ce que d'autres cultures proposent sur cette arachnide. Mais je ne m'intéresserai pas à ce que les artistes masculins cis/het auront à me dire sur les araignées, ils ne les voient pas d'un bon œil, ils ne sont pas assez fins pour comprendre.

Il nous faudra plus pour avancer dans ce monde, mais signe par signe, la sémantique change, elle est obligée et en réinventant nos langages et en développant de nouvelles significations, on s'en rapproche un peu plus chaque jour.

* Interview Musique plus, 05/10/1996

Index photo :

- 1 _ *Métamorphose d'Arachne*. Enluminure, xiv^e siècle, bibliothèque de l'Arsenal.
- 2 _ *Spider*, Louise Bourgeois. Sculpture en acier, 1995, musée d'art moderne Paris
- 3 _ *La promenade du dimanche*, Niki de Saint Phalle. Polyester peint, 1971, Santee Niki Charitable Art Foundation
- 4 _ *Soutiens-gorges*, Annette Messager. Soutiens gorges, 2015
- 5 _ *Finger Gloves*, Rebecca Horn. 1977
- 6 _ *Barbe Bleue*, Pina Bausch. Ballet, 1977
- 7 _ photo issue du *Live à Bercy*, Mylène Farmer. 1996



WIERSCH Margaux « Moi, je n'ai pas peur des araignées Étude de l'araignée comme figure artistique féminin d'Arachné à Mylène Farmer, » *Molard Club*, Juillet 2025

[En ligne: <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]